Document généré le 25 avr. 2024 10:57

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Diane-Isha Ross à Jean Pierre Guay
Lettre à Jean-Pierre Guay, au *Journal* et aux lecteurs exilés

Diane-Ischa Ross

Numéro 112, printemps 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14175ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Ross, D.-I. (2007). Diane-Isha Ross à Jean Pierre Guay : lettre à Jean-Pierre Guay, au *Journal* et aux lecteurs exilés. *Moebius*, (112), 125–129.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lettre à Jean-Pierre Guay, au *Journal* et aux lecteurs exilés

L'ami qui m'avait mise sur la piste m'avait-il ou pas prévenue de l'effet immédiat et des effets secondaires durables du *Journal* de Jean-Pierre Guay ? Je ne sais plus. Le séjour dans une œuvre véritative au je et surtout un journal – à débattre ailleurs de l'intimité littéraire ou de la publicité de l'exercice – entraîne le lecteur critique vers des abîmes de soi. Des abîmes de soie et de fer. Benjamin Constant aurait pu faire l'affaire ou, près de nous, puisque revenant à l'essai et au journal je voulais m'attacher à des œuvres récentes écrites ici, Aquin. Je voulais un coureur de fond, une œuvre mastodonte à questionner en tous sens, voir comment ça fonctionne, comment les manières changent. Je n'ai jamais posé au *Journal* de J.-P. G la question qui sous-tend mes recherches : quel rôle joue la datation dans un journal, comment la remise mensuelle du compteur à zéro, entée sur l'année calendaire et les temps forts des histoires collectives et privées, travaille-t-elle le journal vers la dépendance, la persévérance, la fabrication de l'avenir ? J'ai eu envie que le *Journal* dure, j'ai cru dans mon désir que sa publication continue malgré la santé outragée du scripteur. C'était en 2001. J'ai questionné autrement et d'abord une correspondance qui se singularise parmi celles que le narrateur verse au *Journal*, lettres postées, lettres reçues, avec Marie-Andrée Beaudet, et qui transforme la manière du *Journal*: une période bleue Picasso, rouge Bernier. Cette correspondance n'a pas fait couler beaucoup d'encre critique mais appelé des commentaires surtout parlés, privés, consignés au Journal où ils rebondissent vingt ans après.

On a souvent parlé de cette œuvre colossale de façon convenue, facile, dans l'air du temps. François Tétreau a écrit selon moi les choses les plus pertinentes. Je ne fais pas ici un essai, je ne documente pas mes assertions, j'ai trop de joie et de chagrin et de gratitude fugués. Lecteurs, accompagnez-moi dans ma gratitude, consolez-moi d'une peine dont vous ignorez le détail. Attrapez tous les volumes parus aux Herbes Rouges qui ont repris intégralement le texte de chez Tisseyre et poursuivi la publication après les années de silence. Il faudrait lire au Loup de gouttière *Cthulhu, la joie* qui fait la souture. Lire aussi les poèmes, les essais, le roman. Je regarde mon exemplaire de *Tom* sur son rayon et je crois soudain que Tom a écrit le *Journal*. Jean-Pierre, je ne vous ai jamais dit ni écrit ça mais plutôt mon désir de le lire à des auditeurs : j'ignorais que j'identifiais Tom et le narrateur. J'ai bien fait les choses dans mon essai, parole ! Les éditeurs ne se l'arrachent pas. J'ai « trempé » dans le *Journal* qui conjoint tous les genres de l'intime, et j'ai subi l'imaginaire de réception qu'il convoque et que la lecture critique n'oblitère pas. On doit déjouer, malgré qu'on dépasse un voyeurisme primaire ennobli par la sémantique textuelle, tous les pièges tendus par l'intime au lecteur : on se sent l'allocuté privilégié, on lit comme on écouterait des confidences, on a le sens du secret, on s'engage loyalement, on veut obéir aux injonctions de lecture et les subvertir, à corps défendant. Le correspondant, l'exégète, le témoin, c'est tout un, c'est nous. C'était moi. Dans cet exercice de triangulation heuristiquement fécond mais qui éprouve le cœur, on fait la sauterelle épistémophile. Le narrateur n'écrit que pour lui, il le répète souvent. À qui écrit-il ? Il dira clairement d'une lettre postée à x que c'est à lui qu'il l'écrit. Mais tout le reste ? À lui avec un témoin qui pourrait rester virtuel mais assez nécessaire pour que, malgré les délibérations de soi à soi, consignées au *Journal*, il accepte, choisisse de publier. Et rechoisisse. La publication est voulue. On s'épuise à jouer tous les rôles de l'allocuté, à se cogner sur la place exclusive du narrateur, à réprimer la peur qu'elle ne s'évide, que le texte ne s'arrête. Répliquer dans l'écriture ne soulage qu'à moitié d'une imposture bénéficiaire.

C'est d'avenir personnel que le journal pourvoit le lecteur, l'autobiographie donne autre chose.

Merci pour les cahiers manuscrits que j'ai lus aussi facilement que le texte imprimé, merci à Michel Garneau qui m'a permis de lire à la Chaîne culturelle des pages et des pages du *Journal* J.-P. G.

J'ai voulu questionner la méchanceté littéraire dans le cadre d'un séminaire, questionnement fouillé, hardi. Un déménagement obligé, un appartement à rajeunir entravent ce projet. Où est la méchanceté dans le *Journal*? Il n'y a pas, à parler clair, de mise en thèse de la méchanceté dans le *Journal* mais des retours itératifs sur des indélicatesses commises, indésirables, des absolutions en victime qui se défend. Il y a des hostilités, des rages, de la diffamation, la dénonciation têtue des responsables d'injustices subies. Nous n'abordons jamais la modernité et la post-modernité sans que l'ironie, position ultime, polarise nos questionnements. L'ironie travaille le *Journal* qui signe des trèves avec elle. Elle provoque les correspondants, disqualifie le narrateur en moraliste, renforce une injonction de lecture qui déboute l'exégèse ; elle interdit de prédiquer au narrateur des traits de personnalité décrits par la parapsychologie. Le *Journal* ne renseigne pas, ne documente pas la nosographie. Jean-Pierre, quand vous jouez avec le lecteur, vous le défendez de vous, quand vous jouez tout seul, vous résistez au maelström qui ravagerait la simplicité du dire. Et souvent le barrage cède. Je crains l'ironie, je la pratique dans l'inconscience et me la reproche après-coup. Je vis mal avec celle de l'autre, elle cible chez moi un point aveugle, voire un angle mort. J'ai composé avec l'ironie du *Journal*, relevé mon seuil de tolérance et de complicité.

Je suis fâchée qu'il n'y ait plus de *Journal* J.-P. G. Je sais, je sais, Jean-Pierre doit se soigner mais j'ai lu ce gros manuscrit avec les recueils de poèmes, les passages supprimés dans l'édition Tisseyre rétablis à leur place, et ce roman ancien avec ses « drums » oranges, élément disparu de notre paysage, qui accueillaient les huiles usées dans les

stations-services, un roman qui fait sentir les éclairages et les fraîcheurs de l'air. Et des entrées de 2003. Et *Morceaux d'âme* n'est pas en librairie. J'ai du chagrin. Le *Journal* de Jean-Pierre Guay m'assurait un sentiment de réalité dans le siècle que le traitement multimédiatique de l'histoire récente du Québec, où nous étions tous, anonymes ou vedettes, effrite.

Jean-Pierre, vous parliez des quatre mondes :

Le 2 janvier – Plusieurs mondes. Un premier, fait de souvenirs. Un deuxième, imaginaire, inventé. Un troisième, né des rêves de la nuit. Un quatrième, construit avec des mots, selon ce que me suggèrent les mots eux-mêmes lorsque je parle ou j'écris. D'une façon générale, les mêmes lieux dans les quatre. Ma préférence allant au deuxième, le plus vrai à mes yeux, le plus léger à porter, le plus aérien, celui dans lequel je suis le plus en paix avec moi-même, qui me donne parfois la quasi-certitude qu'il est là pour rester, même quand je serai mort en regard des trois autres[1].

Il y en a d'autres et vous n'avez pas tout dit. On ne dit pas tout même quand on écrit pour qu'il n'y ait plus à écrire. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi un journal, pourquoi le mien qui mentionne souvent le vôtre ? Parce qu'il s'inscrit dans une chorégraphie quotidienne qui m'assoit à ma table et simplifie ma vie : l'espace d'une page.

Jean-Pierre, je vous ai dit un jour pourquoi j'écrivais. J'ai oublié mes raisons, vous ne me les rappellerez pas. Il y a des gens qui voulaient être du *Journal*, d'autres pas, j'ai voulu que le *Journal* soit dans ma vie. La chose est faite. L'œuvre n'est pas rétive mais forte.

C'est une terrible histoire que ce *Journal*, un récit, celui d'un passé le plus souvent immédiat, distant de ce qu'il faut pour l'allonger en phrases claires. Le présent de l'indicatif a des moires, celui de la doxa s'y désigne en clair, le passé est rarement fini, le passé antérieur porte son ombre sur aujourd'hui. Il n'y a pas de magie, les mar-

queurs textuels rendent compte de tout sauf de l'émerveillement. J'aime cette histoire écrite à l'orée de nos vies, ces récits rapides dont les acteurs, idées, affects, personnages, déboulent ou s'alentissent dans les descriptions contemplatives. Merci pour le plaisir de vigilance offert au lecteur par une ponctuation stricte et congrue, l'émaillage d'une langue naturelle et alerte par des mots bricolés, clignotants. J'aime les volumes de silence : *Démon, la voie royale*, *Le miracle*. Merci. J'attends la suite. Jean-Pierre Guay est vivant, sa vie compliquée par la maladie – et je ne présume pas de la qualité des soins au quotidien – mais j'attends, cruellement peut-être, la suite de l'histoire, affectueusement.

Diane-Ischa Ross

NOTES

1. Jean-Pierre Guay, *Journal, La paix rien d'autre*, janvier - août 1985, Montréal, Éditions Les Herbes rouges et Jean-Pierre Guay, 1997, entrée du 2 janvier, p. 6.